

Bilan de lecture : III. Philosophie, Chapitre IV : le normal et le pathologique (p. 199).

Le terme médical pour désigner la maladie est celui de pathologie. On peut alors penser que *pathologique* est un concept identique à celui d'*anormal* au sens où la maladie serait un état anormal de l'individu. La santé consisterait dans la conformité d'un organisme à une norme biologique. Et la maladie correspondrait à la perte de normes... Mais une telle conception du pathologique présuppose un concept de norme comme perfection à atteindre, vis-à-vis de laquelle les êtres vivants seraient toujours plus ou moins en déficit. La norme ainsi comprise impose aux vivants un modèle et autorise sur lui un jugement de valeur. L'objet de ce chapitre est de proposer un autre sens du concept de « normal » afin de libérer les êtres vivants de l'exigence de correspondance à une norme extrinsèque. La vie est **essai** et **aventure** et tout être vivant, parce qu'il vit, est normal et impose sa propre norme. Mais comment alors penser le pathologique ?

- **Concepts essentiels mais pas si clairs, alors qu'ils sont indispensables au corps médical.**
Comment définir le pathologique ? = à anormal ? opposé au normal ? et normal = sain ? que dire des monstres ? comparer daltonisme et angine de poitrine ? la vie humaine a « un sens biologique, un sens social, un sens existentiel » qui interviennent dans les modifications que la maladie inflige à l'homme (incomparable avec un végétal ou un animal).
- **Ambiguïté du mot « normal » :** cela peut être une moyenne, ou un prototype, une forme d'idéal, « forme parfaite ». Cela reste confus, alors même qu'on perçoit cette ambiguïté. Il faut chercher les raisons de cette ambiguïté pour en tirer une leçon.
- Finalement, la biologie est autant concernée que la médecine dans ce sujet. Bichat note l'irrégularité, l'instabilité des phénomènes vitaux en opposition avec l'uniformité des phénomènes physiques. C'est pour lui ce qui fait « le caractère distinctif des organismes ». Il n'y a pas de propriétés physiques pathologiques. C'est ce qui constitue la base du vitalisme¹ de Bichat (que Claude Bernard critique), mais on a bcp méprisé le vitalisme donc on n'a pas accordé aux remarques de Bichat l'attention qu'elles méritaient (p. 200). Il faut donc cesser d'accuser le vitalisme d'être fantaisiste. Les vitalistes refusent l'animisme² et le mécanisme (deux interprétations métaphysiques donc on ne peut pas accuser les vitalistes selon Canguilhem d'être métaphysiques donc fantaisistes). Les vitalistes du 18^e siècle s'attachent à décrire et classer les effets tels qu'ils les perçoivent. Le vitalisme, c'est « la simple reconnaissance de l'originalité du fait vital ». Les rqs de Bichat qui établissent un lien entre l'organisation vitale et les caractères d'irrégularité et d'altération pathologique sont à étudier de près (p. 201).
- **Faut-il parler du vivant comme « système de lois » (lois de la vie = conception mécaniste et déterministe) ou comme « organisation de propriétés » (ordre de la vie = conception vitaliste) ?** telle est la question. (nb : la vraie question qui se pose est : faut-il considérer l'individu comme un écart par rapport à une norme donnée, prise comme modèle, ou comme essentiellement fait de particularités qui constituent sa base ?)
 - o **L'écart par rapport à la norme vu comme vice.** Les savants considèrent trop souvent les lois de la nature comme des « invariants essentiels » et les phénomènes

¹ Le **vitalisme** est une tradition philosophique pour laquelle le vivant n'est pas réductible aux lois physico-chimiques. Elle envisage la vie comme de la matière animée d'un principe ou force vitale, en latin *vis vitalis*, qui s'ajouterait pour les êtres vivants aux lois de la matière. Selon cette conception, cette force vitale serait une cause mystérieuse et unique censée être capable d'insuffler la vie à la matière ou de former in vivo des composés comme l'acide acétique ou l'éthanol. Le vitalisme s'oppose au « mécanisme », voire au « machinisme », qui réduisent les êtres vivants à des composés de matière, à l'instar d'une machine ou d'un robot.

² L'animisme est une attitude qui consiste à attribuer aux choses et aux êtres vivants une âme analogue à l'âme humaine.

comme des échecs à reproduire ces invariants parfaitement. L'écart par rapport à cette base serait une forme de vice. Le singulier, cet écart par rapport à la norme devient alors « absurde » car une loi supposée invariable ne devrait pas pouvoir accepter une « infidélité »³. On a gardé une forme d'équivalence entre loi (nouveau concept) et genre (l'ancien concept) qui fait que le rapport à la loi est toujours compris sur le modèle « du rapport entre le genre et l'individu ». C'est la réapparition du pb « de la nature des universaux »⁴ (p. 202).

- **Vérité dans le type, réalité hors du type.** C'est le pb du rapport entre l'individu et le type que se réapproprie Claude Bernard au sujet du fait pathologique. Cang cite C. Bernard car justement il s'est évertué à prouver « la légalité des phénomènes vitaux » (càd le fait que la vie obéirait à des lois invariantes) donc le contraire du vitalisme de Bichat ! Mais justement il constate ceci : « Si la vérité est dans un type, la réalité se trouve toujours en dehors de ce type et elle en diffère constamment » (différence entre vérité et réalité). Le médecin a affaire à l'individu donc pas au type. La nature a un « type idéal » mais il n'est jamais réalisé dans les faits, ce qui explique l'existence d'individus qui ont des particularités propres, ne se ressemblent pas tous. Et le fait que les individus ne se ressemblent pas est justement un obstacle à la biologie et à la médecine expérimentale selon Bernard (p. 203). Il faudrait donc selon Claude Bernard se limiter à expérimenter « sur des êtres bruts ». Il a listé tout ce qui peut altérer les réactions d'êtres apparemment semblables dans des circonstances apparemment identiques.

- **Limites de ce que soutient Bernard selon Cang (p. 203).** Finalement, affirmer que la vérité est dans le type mais la réalité hors du type, c'est faire de la connaissance une impuissance à atteindre le réel (comme Aristote reprochant à Platon de séparer les Idées et les Choses). Affirmer que l'individualité est un obstacle à la bio et à la médecine expérimentale, c'est ignorer naïvement que l'objet de la science réside dans les obstacles, il est « un problème à résoudre » (p. 204). Claude Bernard manque de perspicacité : il ne réalise pas le paradoxe qu'il soulève en concevant les lois de façon platonicienne, tout en ayant « un sens aigu de l'individualité ». Sa méthode expérimentale est donc un avatar de la métaphysique traditionnelle, comme en témoigne son aversion pour les statistiques, qui sont cependant une base indispensable en biologie. Cette aversion prouve son incapacité à « concevoir le rapport de l'individu au type autrement que comme celui d'une altération à partir d'une perfection idéale posée comme essence achevée ».

³ Vuibert note qu'on aboutit à un paradoxe qu'on rencontre déjà dans la philosophie de Platon. Pour lui, les idées sont plus réelles que les choses concrètes et sensibles. De même, ici, les lois de la nature seraient plus réelles, plus consistantes que les cas singuliers. Claude Bernard, qui par ailleurs a pris position contre le vitalisme de Bichat, soutient que la vérité est dans le type idéal. Ce type n'est jamais réalisé parfaitement dans les individus, car s'il était réalisé, tous les individus seraient identiques. Ce qui fait l'individualité, c'est donc pour lui l'imperfection vis-à-vis de la norme, et cela constitue un obstacle pour la biologie et la médecine expérimentale dans leur appréhension des êtres vivants (Fin de l'analyse Vuibert).

⁴ En métaphysique, les **universaux** sont des types, des propriétés ou des relations qui ont un caractère universel au sens où ils peuvent, selon Aristote, être « dits de plusieurs », c'est-à-dire être conçus comme propres à plusieurs choses singulières différentes. Les universaux sont une manière de comprendre ce qui est commun aux choses singulières que l'on nomme par opposition les « particuliers ». Par exemple, la « chevalité », la circularité, ou la « parenté » sont des universaux opposés aux particuliers que sont *tel cheval*, *tel cercle* ou *tel parent*. La question centrale débattue en métaphysique est alors de savoir si les universaux ont une existence en soi (réalisme, au sens du réalisme des universaux) ou s'ils sont de simples concepts produits par l'esprit, qui dans le langage s'expriment par des noms (nominalisme). Et s'ils ont une existence réelle, se pose ensuite la question de leur articulation avec l'existence des particuliers. Une querelle entre réalisme et nominalisme est déjà présente entre Platon et Aristote. C'est à partir du X^e siècle et XI^e siècle que la scolastique médiévale reprend le débat et que la *Querelle des universaux* se développe et devient fondamentale.

- **Il faudrait donc changer de perspective, et adopter la perspective n°2 / à ce qui était annoncé p. 201 : considérer la vie comme un ordre de propriétés, ie une organisation de puissances, une hiérarchie de fonctions « dont la stabilité est nécessairement précaire ».** L'irrégularité serait alors la base même de l'individu et non un accident comme dans la première perspective. Sinon, on risque de se trouver devant des « difficultés insolubles ». Leibniz a appelé ce principe « principe des indiscernables » : il n'y a pas deux individus semblables, les individus d'une même espèce ne sont pas interchangeables. On ne peut prévoir les « écarts » par une formule simple. La nature est « trop riche pour se résoudre à se conformer à sa propre économie » (p. 205).

=> Donc autrement dit, selon la conception « légaliste » et mathématique du vivant (option n°1) l'individu est un « irrationnel provisoire et regrettable », l'écart est une « aberration » et on l'explique comme « **erreur, échec ou prodigalité d'une nature supposée à la fois assez intelligente pour procéder par voies simples et trop riche pour se résoudre à se conformer à sa propre économie** ». Mais « **un genre vivant ne nous paraît pourtant un genre viable que dans la mesure où il se révèle fécond càd producteur de nouveautés [...]** » (p. 205) En effet : rappel : les espèces qui s'engagent ds « des directions inflexibles » sont proches de l'extinction. Bref, il y a 2 manières d'envisager le vivant (et Cang préfère la 2^e) : « **on peut interpréter la singularité individuelle comme un échec OU comme un essai, comme une faute ou comme une aventure.** » Si on choisit la 2^e hypothèse, il n'y a pas à avoir de jugement de valeur justement parce que on ne réfère pas les êtres à un type réel préétabli mais comme « **des organisations dont la validité, c'est-à-dire la valeur, est référée à leur réussite de vie éventuelle** ». Le critère est donc non une ressemblance à la norme mais la viabilité !

- **L'écart est par conséquent vu positivement.** On vient de le voir : c'est d'ailleurs ce qui fait la fécondité et la viabilité d'un genre vivant : il est « producteur de nouveautés ». Qd une espèce se manifeste uniquement sous des formes rigides, c'est qu'elle touche à sa fin. « Bref, on peut interpréter la singularité individuelle comme un échec ou comme un essai, comme une faute ou comme une aventure ». On considère alors de façon positive le fait que les formes vivantes ne peuvent se référer à un schéma préétabli. « Finalement, c'est parce que la valeur est dans le vivant qu'aucun jugement de valeur concernant son existence n'est porté sur lui. Là est le sens profond de l'identité, attestée par le langage, entre valeurs et santé. *Valere*, en latin, c'est se bien porter. Et dès lors, le terme d'anomalie reprend le même sens non péjoratif qu'avait l'adjectif correspondant anomal, aujourd'hui désuet ». « L'anomal c'est simplement le différent ».
- **Deux orientations de la science contemporaine : embryologie et tératologie⁵**

D'ailleurs, on cherche aujourd'hui dans l'étude de la monstruosité des éléments permettant l'analyse approfondie du développement de l'œuf, ce qui varie totalement de la perception aristotélicienne de la monstruosité, qui n'aurait pas cherché en elle la loi de la nature, la considérant comme « un raté de l'organisation vivante ». En revanche, si l'on voit le monde comme hiérarchisation des formes possibles, pas de différence entre forme réussie et forme manquée *a priori*. Il n'y a même pas de forme manquée en fait, mais juste « mille et une façons de vivre ». Comparaison avec la guerre et la politique : jamais de victoire définitive, mais des victoires précaires. Dans l'ordre de la vie, pas non plus de réussites qui dévalorisent les autres essais en les faisant paraître manqués à jamais (p. 206). « Toutes les réussites sont menacées puisque les individus meurent et même les espèces. Les réussites sont des échecs retardés, les échecs des réussites avortées. C'est l'avenir des formes qui décide de leur valeur ». « Le normal c'est le zéro de monstruosité » (Gabriel Tarde dans *L'opposition universelle*). Finalement, la monstruosité devient ce sur quoi on se base pour juger le normal.

⁵ Etude des malformations des êtres vivants.

- Dans ce même esprit, certains biologistes établissent un rapport entre l'apparition de mutation et le mécanisme de genèse des espèces (p. 207). La génétique qui avait servi à discréditer le darwinisme sert aujourd'hui à le confirmer en le renouvelant. Teissier dit bien qu'aucune espèce n'exclut « quelques originaux ou excentriques, porteurs de quelques gènes mutants ». Pour une espèce donnée, il y a tjs « une certaine fluctuation des gènes ». Les circonstances ambiantes produisent des « valeurs » différentes dans les génotypes. La sélection par le milieu peut être conservatrice (milieux stables) ou novatrice (circonstances critiques). L'animal et la plante peuvent être admirés ou critiqués mais ils vivent et c'est l'essentiel. Cela explique que certaines espèces s'éteignent et que d'autres, qui auraient pu éclore, ne se soient jamais réalisées.

⇒ **Le terme de « normal » n'a donc aucun sens absolu.**

- **Le vivant et le milieu doivent être considérés dans leur relation pour pouvoir être qualifiés de « normaux »** (p. 208). C'est nécessaire pour pouvoir considérer comme anormal un individu anomal. Le vivant anomal devient ensuite un mutant toléré puis envahissant, et l'exception peut devenir la règle : si on ne maintient pas ce lien entre vivant et milieu, on risque d'être conduit à considérer comme anormal (et de pathologique croit-on) tout individu anomal c-à-d porteur d'anomalies. OR, ce n'est pas ce que nous voulons ! Car une « aberration » (génétique par ex) apparaît comme anormale au début mais qui sait si ce n'est pas une de ces aventures de la vie qui finalement va prédominer et permettre la multiplication ou le maintien d'une espèce ? donc une aberration peut devenir une norme ! une exception peut devenir la règle selon l'évolution. C'est pourquoi il serait absurde de considérer toute anomalie comme anormalité par rapport à une norme (car, pour rappel, la seule norme c'est la vie, la viabilité). En fonction des fluctuations géniques et des conditions d'existence,
 - Le normal signifie tantôt un caractère moyen dont l'écart est rare, tantôt le caractère dont la reproduction révèle la valeur vitale : il devient alors normatif, prototypique et non archétypique (c-à-d qu'il va imposer une forme / une norme dans le futur, il n'est pas une donnée dès le départ). Et en fait c'est ce 2^e sens qui sous-tend le premier (c'est l'anormal qui devient normal ou qui prescrit la norme) p. 208.
 - Retour à la médecine : l'intérêt du médecin se porte sur l'homme chez qui l'anomalie se pose dans les mêmes termes que chez l'animal. Ces anomalies sont considérées comme des infériorités, que la sélection pourrait (aurait dû ?) éliminer mais on sait d'une part que des mutations renouvellent incessamment ces maladies et que d'autre part, le milieu humain établit des compensations au déficit que les anomalies comportent (p. 209). Dans les conditions humaines de la vie, les normes sociales remplacent les normes biologiques. La domestication par ex permet à des animaux que « l'état sauvage éliminerait impitoyablement » de subsister. La plupart des espèces domestiques, le chien par ex, sont « instables » : y a-t-il un lien de causalité entre instabilité et domestication (les espèces se sont-elles laissées domestiquer parce qu'elles étaient plus faibles et savaient en qq sorte qu'elles avaient besoin de l'aide de l'homme ?)? Considérant qu'une anomalie ne devient pathologique que dans le rapport avec un milieu de vie, le pb du pathologique humain n'est pas seulement biologique puisque « l'activité humaine, le travail et la culture ont pour effet immédiat d'altérer constamment le milieu de vie des hommes » (p. 209). Il n'y a pas de sélection dans l'espèce humaine, car l'homme peut créer de nouveaux milieux, au lieu de supporter passivement les changements de l'ancien milieu. « L'homme est ce vivant capable d'existence, de résistance, d'activité technique et culturelle dans tous les milieux » (p. 209).

- Les mêmes remarques peuvent être faites si on passe de l'anomalie morphologique (daltonisme) à la maladie fonctionnelle (asthme). Une anomalie morphologique (simple différence) peut devenir pathologique c'est-à-dire « affectée d'une valeur vitale négative » dans un milieu défini. De même, l'écart d'une constante physiologique (tension par ex) n'est pas en soi un fait pathologique, mais peut le devenir à un moment imprévisible. Donc, selon certains auteurs, on ne peut définir le normal par rapport à une moyenne statistique objective, mais on doit se référer à l'individu dans des situations identiques successives, ou variées (p. 210).
- C va mobiliser deux conceptions différentes de la maladie :

Approche psychologisante de la maladie : Goldstein explique qu'une norme « doit nous servir à comprendre des cas individuels concrets », elle n'est pas utile uniquement par un contenu descriptif, des symptômes, mais l'est surtout par la « révélation d'un comportement total de l'organisme, modifié dans le sens du désordre, dans le sens de l'apparition de réactions catastrophiques ». La maladie ne mérite son nom que quand la relation de l'individu à son milieu passe de l'équilibre au trouble, où l'existence de l'être en est affectée dangereusement. « Ce qui était adéquat pour l'organisme normal, dans ses rapports avec l'environnement, devient pour l'organisme modifié, inadéquat ou périlleux. C'est la totalité de l'organisme qui réagit "catastrophiquement" au milieu, étant désormais incapable de réaliser les possibilités d'activités qui lui reviennent essentiellement. "L'adaptation à un milieu personnel est une des présuppositions fondamentales de la santé" » (p. 211). Vuibert : le pathologique ne consiste pas dans un écart de l'organisme vis-à-vis d'une loi, mais dans un rapport subjectif de l'individu à lui-même. Le caractère pathologique d'une anomalie n'est pas fixé d'avance, mais apparaît lorsqu'une existence jusqu'alors équilibrée, devient dangereusement troublée.

Cela peut sembler paradoxal car cela suppose la prise en compte d'impressions subjectives du malade, au lieu de se limiter à des mesures objectives.

Approche physiologique de la maladie : Or, selon Leriche, qui s'oppose à Goldstein, il faudrait « déshumaniser la maladie » pour pouvoir l'étudier. Mais il conçoit aussi qu'avec des lésions identiques, l'un se sent malade, l'autre pas, ce qui affirme le « primat du physiologique sur l'anatomique ». Vuibert : ce qui fait la maladie, c'est une altération physiologique et pas seulement anatomique. Il s'agit d'une physiologie « de l'homme total », ie spécifiquement humaine, qui aboutit à la prise en considération de l'ensemble du comportement de l'homme dans le monde.

Synthèse psycho-physiologique : Selyé est sans doute un intermédiaire entre Goldstein et Leriche. Il a observé un lien entre des dérégulations du comportement (émotions, fatigue, stress) et des modifications structurales « dans le cortex de la surrénale » similaires à l'introduction de substances toxiques (p. 212). On peut alors déduire que « tout comportement catastrophique prolongé puisse finir en maladie fonctionnelle d'abord (hypertension par exemple), en lésion morphologique ensuite (ulcère de l'estomac par exemple) ». Il y aurait donc une influence du psychique sur le fonctionnel et inversement (même si nous ne savons pas exactement de quoi il retourne, on voit simplement les deux perturbations concomitantes).

- **On en arrive ainsi (et on comprend qu'il ne le faudrait pas pour Cang) à « abolir les frontières entre le normal et le pathologique »,** dans la mesure où ce « qui est normal ici peut être pathologique là » (p. 213). C'est valable d'un individu à un autre, mais c'est à nuancer pour le même individu qui, quand il tombe malade, devient un autre homme. Le médecin ne doit pas tirer prétexte de « la relativité du normal » pour purement et simplement ne plus distinguer les deux. Une thèse semble autoriser cette confusion : thèse reprise par Cl Bernard qui fait de l'état pathologique une simple variation quantitative d'un phénomène homogène sous l'une et l'autre forme (ex : la variation de la glycémie dans le diabète). Mais cela reste contestable. En fait, l'organisme est « autre » dans la maladie et non « le même aux dimensions près ». Leriche confirme que la maladie humaine est « un ensemble », elle

ne produit pas « une physiologie déviée » mais « une physiologie nouvelle » (p. 214). C revient donc sur une thèse qu'il a déjà critiquée selon laquelle il n'y aurait entre la santé et la maladie qu'une variation de degrés entre des états fondamentalement homogènes : NON, dit C, l'organisme n'est pas « le même » avec des dimensions différentes dans la maladie : il est totalement AUTRE. Le diabète n'est pas seulement une variation dans le taux de glycémie, mais une maladie de la nutrition qui dépend du système endocrinien dans son ensemble.

- **Retour aux questions initiales posées p. 199.** « Nous ne pouvons pas dire que le concept de "pathologique" soit le contradictoire logique du concept de "normal" car la vie à l'état pathologique n'est pas absence de normes mais présence d'autres normes. En toute rigueur "pathologique" est le contraire vital de "sain" et non le contradictoire logique de normal » (p. 214). Le a (de a-normal) ne devrait pas être considéré comme simple privation mais distorsion. Il s'agit non pas de notions subjectives individuelles, mais de subjectivité universelle. Le signe « objectif » de cette subjectivité universelle est précisément l'existence de la médecine « comme technique plus ou moins savante de la guérison des maladies » (p. 215). DONC, l'état pathologique n'est pas la perte d'une norme, c'est un état qualitativement différent. La vie est alors réglée par des normes vitalement inférieures aux yeux de l'individu malade.
- **C s'appuie encore sur Goldstein, qui soutient que la maladie oblige l'organisme à « vivre dans un milieu "rétréci"»**, différant qualitativement de son milieu antérieur. Or, pour l'animal mais surtout pour l'homme, vivre n'est pas juste se conserver (végéter) mais « affronter des risques et en triompher ». On est en bonne santé quand on est capable de tolérer des variations de normes. « L'homme n'est vraiment sain que lorsqu'il est capable de plusieurs normes, lorsqu'il est plus que normal. La mesure de la santé, c'est une certaine capacité de surmonter des crises organiques pour instaurer un nouvel ordre physiologique, différent de l'ancien. Sans intention de plaisanterie, la santé, c'est le luxe de pouvoir tomber malade et de s'en relever. Toute maladie est au contraire la réduction du pouvoir d'en surmonter d'autres » (p. 215). Les assurances santé jouent sur le fait que la santé est « habituellement en deçà de ses capacités, mais éventuellement supérieure à ses capacités "normales" » (p. 216). DONC, l'état pathologique est un état dans lequel la capacité d'adaptation est drastiquement restreinte.
- **Ces éléments de la physio-pathologie seront confirmés par la psychopathologie.** Les psychiatres réfléchissent plus que les médecins au pb du normal. Ils considèrent que le malade mental est un autre homme, pas seulement un homme dont le trouble grossirait le psychisme normal (ce n'est pas un simple variation quantitative comme Bernard le disait plus haut p. 214). Le normal pour le psychologue, c'est une forme d'adaptation au réel et à la vie. Ce serait absurde que de croire que cette norme peut s'incarner de façon absolue : nous sommes conditionnés à ce sujet par des valeurs techniques, économiques ou culturelles très relatives. Croire qu'on peut incarner une norme parfaite et absolue, c'est être dans une illusion confinant justement à la folie. En psychologie, devant une inadaptation à un milieu de culture donné, on peut être incapable de faire la distinction « entre la folie et la génialité » (p. 216). En matière de psychisme humain, la norme est la revendication de la liberté comme pouvoir d'institution des normes. L'anormal en psychisme humain obéit à des normes, peut-être trop justement (p. 217). (Vuibert : on pourrait aller jusqu'à dire qu'il faut avoir un petit grain de folie en soi pour être normal). Cf Thomas Mann qui dit qu'« il n'est pas facile de décider quand commence la folie et la maladie. L'homme de la rue est le dernier à pouvoir décider de cela ». Certains médecins n'en savent pas plus que cet homme de la rue. Il écrit d'ailleurs dans son roman que la vie n'est complète qu'en incluant le malade. La vie s'empare de la maladie, la digère, se l'incorpore et elle devient saine. « Sous l'action de la vie, toute distinction s'abolit entre la maladie et la santé » (p. 217).

=> L'anthropologie nécessite la médecine et la biologie mais aussi une morale, une philosophie.